

Jean-Noël Sciarini

AUTOPSIE D'UN PAPILLON

LA JOIE DE LIRE 
ENC  RAGE

Pour Charlotte, ma terre
Pour Louise, mes ailes

À mes parents

*Nightswimming deserves a quiet night
I'm not sure all these people understand
It's not like years ago
The fear of getting caught, of recklessness and water
They cannot see me naked
These things, they go away, replaced by everyday.¹*

R.E.M, *Nightswimming*

*Have you ever seen a one-legged man trying to dance his way free?
If you've ever seen a one-legged man then you've seen me.²*

Bruce Springsteen, *The Wrestler*

¹ « Pour nager de nuit, il faut une nuit tranquille / Je ne suis pas sûr que tous ces gens comprennent / Les temps ont bien changé / La peur de se faire prendre, de l'insouciance et de l'eau / Ils ne peuvent pas me voir nu / Ces choses s'en vont, remplacées par le quotidien. »

² « Avez-vous jamais vu un unijambiste essayant de danser à sa façon ? / Si vous avez jamais vu un unijambiste, alors vous m'avez vu. »

Chapitre treizième

SAUVER MARIE

Vendredi 14 octobre 2011

Métro Saint-Lazare, 19h21

Marie fut une grande et prometteuse coureuse d'élite mais n'est plus à présent qu'une petite sirène privée d'eau, nageoires battant frénétiquement le sol froid.

Ses agresseurs, penchés sur elle, m'empêchent d'hameçonner son regard.

Je hurle son nom.

Tout mon être est réduit à une seule injonction : *Sauver Marie*.

Au prix d'un effort surhumain, elle parvient finalement à tourner la tête dans ma direction, s'accroche désespérément à mon regard. J'aimerais être pour elle ce bon pêcheur la remettant à l'eau et l'emmenant à l'abri de ce monde barbare.

Il n'y a plus de temps à perdre.

Je concentre toute ma rage et m'élançe. Un coup de pied bien placé dans les couilles de mon premier assaillant suffit à le mettre hors-jeu. Le deuxième fait montre d'un peu plus de résistance, je dois donc le bourrer de coups de poing à l'estomac. Tandis qu'il se tord de douleur, je l'enjambe et cours vers le troisième et dernier assaillant. Il n'a pas le temps de se retourner : je le tire par la capuche de son sweat et le pousse violemment contre le mur, tête en avant. Il essaye de se relever mais c'est inutile : je le fais à sa place et lui porte

une dernière estocade. Un craquement. De son nez jaillissent des geysers de sang. Je me baisse, l'oblige à me regarder.

Je lui crache : « S'attaquer à une jeune femme, et tout ça pour un smartphone, quel putain de lâche pathétique, tu fais. » Et je le laisse là.

Il tente de parler, de se justifier, mais je ne l'écoute pas. Il n'existe plus.

Je ramasse l'appareil et me précipite sur Marie. Je l'aide à se relever et la serre fort contre moi. Elle pleure et je sèche ses larmes. Puis, elle m'embrasse.

* * *

Ça aurait dû se passer ainsi.

J'aurais tant aimé que cette version soit la vraie, ne pas l'avoir uniquement vécue dans ma tête. J'aurais tant aimé : *sauver Marie*.

Mais je ne l'ai pas fait.

* * *

Marie se précipita sur moi, et me foudroya du regard. Poussant sur mes mains, j'essayai de me relever, efforts inutiles. Il fut un temps, j'étais le plus grand des papillons... Le plus rapide. Maintenant cloué au sol. Une larve.

Marie s'accroupit. Cracha sa colère.

« Putain, Mark, pourquoi tu n'as rien fait ?! C'est quoi ton problème ?! Ça t'aurait arraché la gueule de venir me donner un coup de main ?! Encore heureux qu'un type se soit porté à mon

secours ! Ça te sert à quoi d'être gaulé comme un haltérophile et de peser 90 kilos si c'est pour rester paralysé, le regard vide, pendant que ta peut-être future petite amie est en train de se faire dépouiller par trois connards ? Tu n'as pas de couilles, Mark, et ça c'est un gros problème pour moi ! Et je vais te dire une dernière chose : moi un type qui me laisse tomber comme ça je ne pourrai plus jamais lui faire confiance. Alors je retire ce que j'ai dit il y a deux secondes et l'histoire s'arrête là, avant même d'avoir commencé. Et c'est bon, ne te donne pas la peine de te relever, je vais rentrer toute seule, je me sentirai bien plus en sécurité sans toi ! »

Sans un regard, Marie pivota et s'éloigna. Ses talons claquèrent contre le sol du couloir de la ligne 13 de la station Saint-Lazare.

Pour ne pas affronter le regard accusateur des voyageurs, des passants, je fermai les yeux.

Première partie

L'EAU

*Ici le métro fait trembler la pierre
Les cailleras sont en guerre
Et des mémés dorment par terre
Ici tout vous saute à la gueule
Des gens tellement beaux
Des gens tellement seuls
[...] Moi Monsieur je suis provincial
Moi je ne suis pas d'ici
Je suis du reste du pays
Pour toute ma vie
Toute ma vie.*

Philippe Uminski, *Le provincial*

Chapitre premier

MARK SPITZ

Moi, Mark Spitz Simon, je suis né le 14 mars 1995, sous le signe du poisson.

Des quatre éléments, l'eau est mon plus fidèle allié.

La terre, quant à elle, me rejette, se dérobe sous mes pas. Depuis que nous vivons ici, à Paris, je brûle de tout envoyer en l'air – le sport, les études, cette ville que je hais –, et de retourner là-bas, aux Râlants : trouver un travail dans une ferme ou devenir plongeur au Café de Maurice et, dans quelques années, épouser Vanille.

Pouvoir enfin tirer un trait sur leurs rêves de gloire.

Dont je me fous.

* * *

Je naquis dans une baignoire, sorti des cuisses de ma mère par les mains de mon père. Ce n'était pas exactement le plan de départ, mais je ne leur ai pas laissé le choix. Juste après avoir aidé ma mère à accoucher, mon père était si bouleversé qu'il fut mis hors service, blackout total, tandis que ma mère était à demi-inconsciente. Tout cela dura moins d'une minute ; bien assez toutefois pour que naquît la plus glorieuse des légendes.

En effet, ne pouvant plus compter sur mes géniteurs, complètement à l'ouest, je m'étais mis à agiter mes petits membres avec

une dextérité et une aisance tout à fait extraordinaires, ce qui me fit regagner la surface et me sauva la vie. Mais tout ça n'était rien comparé à ce qui suivit : après que mon père eut repris connaissance, il retrouva son fils barbotant tranquillement dans l'eau rougeâtre, et le deuxième évanouissement fut évité de justesse lorsqu'il vit l'expression de mon visage : extatique et assurée.

Une légende était née, et tous mes soucis avec.

Pour mon père, passionné de natation, cette naissance maladroite fut tout sauf un accident regrettable. Non, c'était un signe. Pour lui, j'étais né – aussi – de la cuisse de Mark Spitz³, le plus grand nageur du monde. Dès lors, mon destin m'échappa complètement. Je m'appellerais Mark. Mark Spitz. Oui, Mark Spitz Simon...

Mon père n'a jamais fait les choses à moitié...

Avais-je vraiment été si serein dans cette eau dégoûtante, alors que la mort me tendait les bras ? Évidemment je ne le saurais jamais. Pourtant, depuis, je n'ai pas cessé de vouloir retrouver cet état de quiétude qui m'avait enveloppé durant ces quelques instants *miraculeux*, qui allaient définir toute ma vie.

Autant le dire tout de suite : je ne l'ai jamais retrouvé. Du moins, pas sur la terre ferme...

Ma terre ferme, c'était un petit village situé au nord de Lille. Les Râlants. 3 500 habitants, 1 boulangerie, 1 café faisant également office de bureau de poste, 1 épicerie, 1 médecin. Et surtout : 1 piscine.

³ Mark André Spitz, nageur américain né le 10 février 1950, était considéré comme le plus grand nageur de l'histoire jusqu'à l'avènement de Michael Phelps.

Mon enfance fut relativement heureuse, partagée entre l'école et le temps passé à nager, deux heures par jour et six fois par semaine. À l'âge de huit ans, je remportai mon premier trophée, catégorie avenir. D'autres suivirent rapidement, si bien qu'à douze ans, j'étais déjà l'un des plus grands espoirs de la Fédération de natation du Nord. J'enquillais les victoires, sans forcer.

* * *

Et puis, il y a quelques mois, je suis devenu le plus jeune nageur français à passer sous la barre des 55 secondes en 100 mètres papillon, ma spécialité.

Si j'avais su...

Quelques jours plus tard, mon père était entré dans ma chambre.

« Il faut qu'on parle, Mark. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer : je viens d'obtenir ma mutation à Paris, ce qui signifie que nous allons déménager. J'ai déjà tout prévu. Il y a une très bonne école près de l'endroit où nous allons loger. Nous t'inscrirons en sport-études et te trouverons un entraîneur pro. Je crois qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure, Mark. C'est une super opportunité, tu sais. Un jour, tu seras un grand champion, mon fils. »

Puis il était parti, sans me laisser en placer une. Sans même me demander si moi, j'étais partant.

Cette nuit-là, je ne cessai de penser à Vanille. Ma meilleure amie. Presque ma seule amie, en vérité. Je pensai au fait que je

ne la reverrais sans doute jamais. Je me sentis triste. Infiniment triste.

Mon père venait de tirer le rideau de mon enfance.

Je me sentis horriblement seul.

* * *

Mon père avait tout prévu dans les moindres détails. La natation serait le centre névralgique de ma vie à Paris. Tout fut paramétré avec minutie : notre logement et mon nouveau lycée se situaient à moins de dix minutes à pied de la piscine.

Mon père parvint également à convaincre – mais à quel prix ? je préférerais ne pas le savoir – l’un des plus grands entraîneurs français de me prendre sous son aile.

J’appris que c’était une vieille gloire du début des années 90. Il avait hissé son poulain au sommet de la hiérarchie mondiale puis, quand ce dernier s’était séparé de lui quelques mois plus tard, l’entraîneur avait disparu mystérieusement dans la nature. Il se murmurait qu’il en avait tout simplement sa claque, de la natation. La façon dont mon père avait réussi à le retrouver et à le convaincre demeurait un vrai mystère.

L’enthousiasme de mon père était si communicatif, sa foi si ardente, que ma mère, bien que réticente au début, s’était vite ralliée à sa cause.

Et moi dans tout ça ? Bien entendu, j’étais censé sauter de joie. Tous mes camarades provinciaux auraient rêvé de se retrouver à ma place, quitter ce village cafardeux pour vivre à Paris, ville-liberté, où tout, ou presque, semblait permis, envisageable, atteignable. D’ailleurs, je ne doutai pas qu’une fois la majorité

atteinte, c’est ce qu’ils feraient pour la plupart d’entre eux. Ou essaieraient de faire, avant de se retrouver encagés à la périphérie, ni d’ici, ni de là-bas. Des échoués. Quoi que nous fassions, nous resterions toujours des provinciaux, des *paysans*.

Qu’importe, nous étions encore jeunes et l’on ne pardonnait pas à la télévision de déverser un tel tombereau de clichés : l’amour, s’il devait exister pour nous, serait bel et bien toujours dans la ville. Car dans nos prés ne paissaient que des vaches, et il y avait bien longtemps que les trains ne passaient plus par là.

Quitter Les Râlants ne fut, ni une joie, ni un regret ; c’était juste un événement fortuit, une donnée factuelle que je devais simplement assimiler, comme tous les autres événements survenus dans ma vie jusque-là.

Pourtant, plus les jours passaient et plus des émotions *inconnues* jusqu’alors surgirent en moi.

Quand le point de rupture s’était-il déclenché, je ne saurais le dire avec exactitude. J’aimerais prétendre qu’il survint quand je fis mes adieux à Vanille, mais ce ne fut pas le cas. Ni même lorsque je saluai mes amis pour la dernière fois, et encore moins au moment où je fis un dernier tour du village la veille de notre départ, comme un athlète accomplissant un tour d’honneur alors qu’il n’y avait rien à célébrer.

Ou alors c’était l’eau, une nouvelle fois, où tout avait débuté et où tout se terminerait.

* * *

Lors de ma dernière compétition de la saison, je subis mon premier revers. Une contre-performance inexplicable. Mon père tenta de me (de se ?) rassurer : il s'agissait seulement d'un *simple accident de parcours*, rien d'alarmant.

Moi, je savais qu'il n'en était rien, mais je me gardais bien de le lui dire. J'étais tout simplement arrivé au bout de quelque chose. Je l'avais pressenti avec une intensité douloureuse ce jour-là. Peut-être cela avait-il à voir avec mon père, avec la certitude qu'un jour, je le décevrais immanquablement, et que cela n'aurait rien à voir avec un *simple accident de parcours*.

Les nuits qui suivirent ma contre-performance, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Je restai allongé dans mon lit, à cogiter comme je ne l'avais jamais fait.

Pour moi, nager avait toujours été une chose évidente, sur laquelle il était inutile de se questionner, c'était comme manger ou dormir, une seconde nature en somme (ou plus exactement : *une première nature*), mais du jour au lendemain, nager devint un plan de carrière, une hypothèque sur l'avenir.

Le point de rupture.

Le sommeil finit par revenir, et avec lui un cauchemar récurrent, toujours le même : toute ma vie était contenue dans la pointe d'une flèche. L'archer, qui était mon père, bandait alors ses muscles, les relâchait, et la flèche fendait l'air, jusqu'au centre d'une cible qu'il cherchait à atteindre depuis des années : *le prestige, la reconnaissance et la richesse. Le rêve d'une vie.*

Le matin, je me réveillai avec la douloureuse impression que ma vie m'échappait : que je le veuille ou non, le destin irait droit son chemin, mû par une force incontrôlable.

Toutes ces choses que je savais déjà au plus profond de moi, et que j'avais tenté d'étouffer durant toute mon enfance, puis mon adolescence.

* * *

La veille de notre déménagement, j'enfourchai mon vieux vélo et j'allai dire un dernier au revoir à mes rares amis. Ce fut rapide, forcé. Nous étions empruntés, mal à l'aise. Nous ne nous dîmes rien des choses auxquelles on pourrait s'attendre dans un moment tel que celui-là.

Mais le pire était à venir : il me fallait dire adieu à Vanille.

J'hésitai longuement à lâchement faire l'impasse sur cette épreuve, puis je finis tout de même par prendre la route menant à sa maison.

Vanille était déjà sur le pas de la porte. Le regard baissé.

Me voyant arriver, elle dissimula gauchement dans sa poche le mouchoir qu'elle tenait dans la main quelques secondes auparavant. Mais elle ne put dissimuler ses yeux rouges.

Nous restâmes les bras ballants durant un long moment, et c'était sans doute les mêmes souvenirs qui, en cet instant, défilaient derrière le rideau de nos yeux.

Jusqu'alors, dans ma vie, deux événements étaient certains, inévitables : 1) J'étais programmé pour devenir un champion de natation. 2) J'allais épouser Vanille.

Je faisais face à Vanille, sans savoir si je la reverrais un jour, et alors que j'aurais dû ressentir une grande tristesse et, comme

elle, tenter de ravalier mes larmes, je ne ressentis rien qu'un vide béant, à l'intérieur.

Vanille et moi nous étions côtoyés depuis notre plus tendre enfance. Nous avons grandi ensemble, nous avons pataugé dans les mêmes rivières, les fesses à l'air ; nous avons fréquenté les mêmes classes, récolté les mêmes sermons ; nous avons eu les mêmes bleus et fumé les mêmes premières cigarettes. Nous avons tout partagé, sans exception : nos crayons et nos gommes, nos devoirs et nos antisèches. Nos premières expériences. Nous avons été, l'un pour l'autre, les témoins émerveillés de toutes nos naissances successives, du plus banal au plus sublime.

Nous avons tété le sein de nos mères sur les mêmes bancs, tandis que celles-ci tiraient déjà des plans sur la comète. Nous étions des objets nouveau-nés, encore dépourvus de volonté, dans leur bourse d'échange. Nos mères comparaient nos patrimoines génétiques et s'accordaient déjà sur notre avenir : commun, forcément commun.

Pourtant, nous ne nous étions jamais embrassés, Vanille et moi.

Ce jour-là, face à Vanille, je sus que même si je ne quittais pas le village, jamais je ne l'épouserais. Et c'était sans doute la seule certitude qui nous différenciait, en cet instant, dans le secret de nos cœurs.

Je la regardai gêné, persuadé qu'elle attendait que je l'embrasse, puisque enfin c'était programmé, mais j'étais déjà loin, déjà absent. Indifférent. Comme si, en cet instant, je mourais à ce village et à cette vie, comme si je mourais à Vanille et à cet amour que l'on

nous avait promis et qui n'advierait jamais : je lui donnai un rapide baiser sur la joue et je m'en allai sans me retourner.

PARIS, VILLE-LUMIERE

Dimanche 28 août

Nous entrâmes dans Paris comme des voleurs. Deux heures du matin. En sortant de la voiture, je fus tout de suite frappé par une lumière blafarde et inquiétante, copie pâle des jours. Aux Râlants, la nuit condamnait le jour, elle était une maîtresse impitoyable, dictant le rythme de nos vies. Ici, elle paraissait affaiblie, elle était diabolisée et chassée, car la nuit était dangereuse : souveraine, elle dictait ses propres lois, obligeant les hommes à s'allonger dans leurs lits, mais de quel droit ? Plus tard, je compris pourquoi Paris paraissait toujours extenuée : jamais on ne la laissait dormir sur ses deux oreilles, alors Paris, mélancolique, se soignait par la lumière.

Selon ma mère, je m'étais endormi comme une masse, pile au moment où nous avions quitté Les Râlants. Elle avait mis un temps fou à me réveiller.

Agressé par la lumière artificielle, je m'empressai de franchir la porte de notre immeuble, indifférent à son aspect.

Comme mon père avait fait de nombreux allers et retours les semaines précédentes, notre appartement était déjà partiellement meublé. Quand ma mère le découvrit enfin, je trouvai son enthousiasme bien trop excessif pour ne pas être surjoué.

Une fois dans ma chambre, je me précipitai à la fenêtre. Mon père n'avait pas menti. Notre appartement était situé juste en face du lycée. Quant à la piscine, d'ici je ne pouvais pas la voir, mais mon père m'avait assuré qu'elle n'était qu'à quelques minutes à pied.

Tout ça, cette proximité, comme si la ville s'était arrangée pour me faciliter la vie, ça paraissait trop beau pour être vrai.

Bien plus tard, une question m'obséderait : mon père savait-il déjà le mal dont je souffrais ? Si oui, avait-il tenu à organiser ma vie pour m'éviter d'y être un jour confronté ? Et surtout s'était-il douté qu'en voulant me protéger ainsi il ne ferait que retarder l'explosion qui, tôt ou tard, surviendrait et anéantirait son plan millimétré ?

* * *

Le lendemain, mon père me réveilla à huit heures.

Mes affaires de natation m'attendaient sur le pas de la porte.

Les rues étaient presque désertes. Je fus agréablement surpris par cette quiétude. Notre quartier était à la fois populaire et vaguement bourgeois. Le brassage des cultures ne paraissait gêner personne et les promeneurs – en famille, pour la plupart – étaient détendus et souriants. Je ne sais pas pourquoi je repensai alors à une chanson de Mickey 3D que m'avait fait découvrir le père de Vanille. *La France a peur.*

Paris, je la connaissais surtout par les reportages de TF1 et M6, qui donnaient l'image d'une ville perpétuellement sous tension. Ce Paris-là, interlope et dangereux, peuplé de hordes de casseurs et de toxicomanes ne reculant devant aucune violence pour se procurer leur dope, m'avait toujours effrayé.

Jamais une de leurs caméras ne semblait s'être aventurée dans ce quartier.

Nous étions dimanche matin, et je découvrirais plus tard que c'était un jour un peu spécial, ne représentant en rien l'hystérie collective qui s'emparait de la ville la plupart du temps. Cependant, elle était bien différente de ce que voulaient nous faire gober les télévisions privées.

* * *

Avant de pénétrer dans le bassin, j'avais passé une bonne demi-heure enfermé dans les toilettes des vestiaires, la tête entre les mains. Ici, tout était différent : la couleur des casiers et la surface du sol, l'éclairage et la texture des bancs. Je tentais de me raccrocher à une sensation connue, qui aurait pu me rattacher à ma vie d'avant, mais je n'y parvenais pas.

Je me sentais bizarre, désorienté.

Même l'eau était différente : trop chaude, trop chlorée, elle agressait ma peau.

Cependant, mes vieux réflexes – mon conditionnement – revinrent très vite. À chaque fois, c'était le même miracle : une fois mon corps immergé dans l'eau, toutes mes inquiétudes, mes ruminations, s'arrêtaient net.

Quand je nageais, mon mental s'éteignait. Je n'étais plus qu'un corps rendu à son état primitif.

Depuis tout petit, j'étais persuadé qu'un monstre marin, préhistorique et invisible, me pourchassait. Lutte impériale et infinie entre lui et moi, jusqu'à ce que l'un de nous périsse.

Et c'était cela, mon secret, qui m'avait animé dès le début. Cet instinct de survie. Je ne m'en étais jamais ouvert à quiconque, on m'aurait pris pour un fou. Pourtant c'était bien comme cela que je me définissais : je n'étais que cela, un corps immergé dans l'eau et essayant de survivre.

LE SURPOIDS

Lundi 5 septembre

Quand je vis Marie pour la première fois, je sus au plus profond de moi que je l'aimais depuis des temps immémoriaux.

Je l'aimais d'un amour de vieillard. Comme si cela faisait cent ans que je portais cet amour pour elle, et que ce poids, au fil du temps, s'était additionné au mien. C'était bien simple : dès le premier jour, je pesais 141 kilos d'amour pour Marie.

Le dos en compote et les épaules voûtées, j'étais fou amoureux de Marie.

Le jour de la rentrée, Marie fut la première personne à m'adresser la parole.

— Je peux ? me demanda-t-elle.

Avant de me poser cette question, elle s'était longuement tenue devant moi. La seule place encore libre étant à mes côtés, sa question n'avait aucun sens.

— Oui, bien sûr.

Ce fut à peu près les seules paroles que nous échangeâmes durant cette journée.

Combien étions-nous à jouer sur d'autres chaises et dans d'autres salles de classe, la même partition ? Se présenter gauchement, se lancer des regards furtifs, rire nerveusement à l'énoncé d'une question incompréhensible, puis à la réponse absurde d'un élève téméraire, et aussi nos lèvres s'arrondissant en une expression de stupeur et d'inquiétude lors de l'énumération des objectifs de l'année.

Nous jouions sur une gamme identique, Marie et moi : celle de deux adolescents découvrant, avec un enthousiasme tempéré par une crainte enfantine, à quoi ressemblerait une année entière de leur vie. Celle qui devait nous permettre de nous différencier des autres, afin de gravir les premiers échelons de la gloire et d'obtenir la reconnaissance de nos pairs.

Dans quelques années, nous ferions peut-être la une des magazines, ne nous croisant plus que sur papier glacé, et nous aurions alors probablement tout oublié de ce premier jour où nous nous étions rencontrés.

Quand la cloche sonna, Marie se tourna vers moi.

— Je fais de la course. 5 000 et surtout 10 000 mètres, me dit-elle.

Je lui souris mais ne trouvai rien à lui répondre.

— Et bien que je sois la meilleure dans ma discipline, je déteste la compétition ! ajouta-t-elle, et elle se mit à rire fort, puis me laissa là, interdit.

Je tournai la tête pour la suivre du regard, mais elle avait déjà disparu.

Chapitre quatrième

LE CALEPIN

Lundi 5 – Dimanche 11 septembre

Cette première semaine, nous n'eûmes pas l'occasion de nous reparler, Marie et moi.

Elle était toujours fourrée avec un dénommé Vincent, coureur lui aussi (j'espérais seulement qu'il ne courrait pas après Marie...). À peine les cours terminés, ils se précipitaient dehors et je les revoyais quelques instants plus tard, déjà vêtus de leurs affaires de sport, s'élançant dans les rues parisiennes.

Je compris rapidement que le lycée avait ses codes et ses clans, et gare à qui voudrait bousculer l'ordre établi.

Les clans, c'étaient les provinciaux contre les Parisiens. Ces derniers semblaient nous considérer comme des animaux de foire. Ils nous observaient avec une patience d'entomologiste et s'amusaient de nos manières d'indigènes arriérés. Nous étions des ploucs dans la Grande Ville, et nous ignorions tout de ses secrets d'alcôve, contrairement à eux, les initiés.

Nous nous définissions également selon notre discipline sportive.

De mon côté, je commençai à lier une amitié timide avec Philippe et Léonie, deux nageurs provinciaux, comme moi. Philippe était un grand gars tout en muscles, ouvert et volubile.

Léonie, elle, était tout le contraire, petite et chétive, mais c'était une boule d'énergie, dotée d'un sacré caractère.

Il y avait Mike aussi, un garçon très sympa, quoique un peu excessif. Véritable caricature du surfeur australien (bien qu'il fut originaire de la Creuse), il faisait un peu tache dans cet aréopage parisien, où tout le monde portait les mêmes vêtements, exhibait les mêmes marques, écoutait les mêmes groupes. J'aimais ses particularités : son accent, son goût immodéré pour *la musique de beaufs*, ses tenues bariolées, véritable océan de fraîcheur dans ce lycée aseptisé.

Léonie, Philippe et moi bavardions souvent entre les cours, mangions aussi quelques fois à la cafétéria, mais ça n'allait pas plus loin. Parfois, je les voyais partir ensemble après m'avoir salué, et, dans le jour déclinant, leurs rires éclataient comme du pop-corn qu'ils ne désiraient pas partager avec moi.

Je fis également la connaissance de Steve, un nageur. Steve était un *vrai* Parisien (c'était une précision à laquelle il tenait), un beau brun filiforme aux cheveux longs, toujours sapé comme un pape. Lorsqu'il se joignait à notre petit groupe, il semblait nous faire une faveur. Le reste du temps, il papillonnait de-ci de-là. Il connaissait tout le monde, et tout le monde le connaissait.

Dans le *clan* des coureurs, hormis Marie et Vincent, il y avait également Laure et Quentin, Parisiens eux aussi. Ils étaient inséparables, peut-être même étaient-ils en couple, mais je ne trouvais aucun indice tangible pour confirmer cette intuition. Je n'avais pas encore eu l'occasion de faire connaissance avec eux, mais ils m'inspirèrent tout de suite une franche sympathie.

Quoi qu'il en soit, à chaque fois que je les voyais partir ensemble à la fin des cours, que ce fût Léonie et Philippe, Marie et Vincent, ou Laure et Quentin, je ressentais un douloureux sentiment de solitude et d'exclusion.

Je me demandais ce qu'ils faisaient de leurs soirées parisiennes. Est-ce que leurs emplois du temps étaient aussi astreignants que le mien ? Avaient-ils le droit de s'amuser ? Allaient-ils dans des cafés ou au cinéma ? Ou, tout comme moi, retrouvaient-ils immédiatement la solitude de leur chambre ?

J'ignorais encore tout de mes camarades et de Paris.

Paris, quand aurait lieu notre première étreinte ?

* * *

Quand vint le week-end, je fis la connaissance d'Alain, mon entraîneur. C'était un type petit et râblé, qui devait avoir une cinquantaine d'années. Plus que de muscles posés là sur son squelette, il eût plutôt fallu parler de ruines, ultimes vestiges d'un passé triomphal. Sa voix était grave et sévère, tout comme son regard. C'était un Philippe Lucas⁴ au crâne rasé et au même caractère bien trempé.

J'échouai à inaugurer notre collaboration de manière idéale : en effet, j'arrivai en retard à mon entraînement.

Pour ajouter à ma déconfiture, mon père, lui, était déjà là depuis un bon bout de temps. Après qu'Alain eut discuté un moment avec lui (je n'avais pas été convié), il vint me broyer les phalanges puis, sans autre forme de procès, il m'*invita* à me jeter à l'eau.

⁴ Philippe Lucas (1963), entraîneur de natation français, notamment de la championne Laure Manaudou.

Pour notre première séance, Alain me demanda de nager uniquement le crawl. Quand je tentai de lui rappeler que ce n'était pas ma spécialité, il me répondit : « Bien sûr. Ici, c'est un programme à la carte, tu le sais bien. » Avant d'ajouter froidement : « Tu te crois au Club Med ou quoi ? » Puis d'un geste rude, presque méprisant, il coupa court à toute tentative de justification.

J'excellais dans toutes les disciplines mais la nage papillon était la seule qui me procurait un tel degré de plénitude ; si j'avais pu choisir, elle aurait été mon seul moyen d'expression.

Pourquoi cette discipline et pas une autre, je serais bien incapable de l'expliquer. Pourquoi naissait-on petit ou grand, riche ou miséreux ? Pourquoi naissait-on homme et pas lion, renard, chien ou chevreuil ? J'étais incapable de voler, mais j'en connaissais les mouvements. J'avais le sentiment de toujours les avoir connus. Où, ailleurs que dans une piscine, aurais-je pu exprimer cette part de moi ?

Ce matin-là, il me fit nager durant trois heures, sans discontinuer. Enfin, il me siffla et je revins docilement sur la rive.

Comme je prenais la direction des vestiaires, il ne se donna pas la peine de relever la tête. Il griffonnait frénétiquement dans son calepin, imperturbable.